


Adriana Călin et Clara Loiseau

Ne m'appellez pas

Roxana



Trente ans dans
la peau d'une autre:
l'histoire troublante
d'une adoption falsifiée

les éditions
du journal

Adriana Călin et Clara Loiseau

Ne m'appellez pas
Roxana

Trente ans dans
la peau d'une autre :
l'histoire troublante
d'une adoption falsifiée

**les éditions
du journal**

Sommaire

Chapitre 1: Une chute vertigineuse	7
Chapitre 2: Mon enfance normale	15
Chapitre 3: Le début d'une enquête.....	29
Chapitre 4: À la recherche de ma famille biologique	45
Chapitre 5: Vendue pour des <i>peanuts</i>	71
Chapitre 6: En quête de qui je suis	85
Chapitre 7: Une adolescence difficile	99
Chapitre 8: De retour chez moi après trente-deux ans	113
Chapitre 9: Sanda, ma Mamă	127
Chapitre 10: Une adoption effacée.....	141
Chapitre 11: Sile.....	159
Chapitre 12: Denis et mon « syndrome du survivant ».....	171
Chapitre 13: Dur retour au pays	181
Chapitre 14: Une vie bien différente.....	199
Chapitre 15: Mon regard sur l'adoption	207
Chapitre 16: Ma décision d'aider les adoptés	229
Épilogue: Janvier 2026	239

CHAPITRE 1

Une chute vertigineuse

Je m'appelle Adriana, mais toute ma vie on m'a appelée Roxana Pamela. Pendant plus de trente ans, jusqu'en 2023, j'ai porté l'identité d'une autre, sans le savoir.

Parfois, j'ai encore du mal à réaliser tout ce qui me tombe dessus. J'ai dû me pincer plusieurs fois, demander à mes proches si je n'étais pas folle. Quand je raconte mon histoire, je sais que les gens ont une pointe de doute, et je les comprends. Si l'on me racontait ma propre histoire, j'aurais du mal à y croire.

Le soir du 23 mars 2023, un mois tout juste avant que je fête mes 32 ans, ma vie a brusquement pris un tournant dont, encore aujourd'hui, j'ai du mal à me remettre. Ce jour-là avait pourtant commencé comme tous les autres.

Après une journée de travail ordinaire, j'avais ramassé les restants du souper que je venais de partager avec ma fille, Kaylee. J'avais fait rapidement la vaisselle et rangé la cuisine, puis je m'étais préparée à passer mon coup de fil quotidien à ma meilleure amie, Marie-Ève.

La maison semblait vide, comme si j'étais toute seule. Mon adolescente de 12 ans était dans sa chambre. Mon mari, William, était parti travailler à la construction d'une maison à l'extérieur de Charleston, en Virginie-Occidentale, où nous vivons. Une petite ville de 50 000 habitants, perdue au cœur des États-Unis, très loin de Châteauguay et de la Rive-Sud où j'ai grandi.

Après deux années à vivre ici, j'avais encore du mal à me faire des amis. Ça avait immédiatement été difficile, parce que je sentais que je ne fitais pas avec le monde autour de moi. Alors, depuis que je vivais dans les montagnes des Appalaches, Marie-Ève et moi avions pris l'habitude de nous parler tous les jours.

J'étais donc installée dans ma cuisine, prête à avoir avec elle une longue discussion de plusieurs heures sur les derniers potins et détails de nos vies.

Marie-Ève est l'une de mes plus anciennes amies. On s'est rencontrées en juillet 2005, à son anniversaire, alors que j'accompagnais une amie commune. L'assurance que je dégageais l'a vite amenée à croire que j'étais la plus cool du monde. Elle voulait absolument qu'on soit amies. En réalité, je n'avais pas du tout confiance en moi, ce n'était qu'une façade. J'ai toujours parlé fort, pris de la place pour cacher qu'au fond, je doutais terriblement de moi.

N'empêche que c'est lors de cette fête d'ados que notre amitié s'est scellée. On ne s'est plus jamais quittées, elle est devenue comme ma sœur.

On est très différentes, mais on a cette chimie qui fait qu'on se complète. Elle a toujours eu le don de me remettre les pieds sur terre. Et ça allait être bien utile à partir de cette soirée de mars 2023.

En attendant l'appel, je me suis servi un verre de vin, j'ai allumé une cigarette. Mon cellulaire a vibré sur la table,

j'ai décroché et j'ai vu Marie-Ève avec sa fille, Luna, âgée d'à peine six ou sept mois.

Mais ce soir-là, au téléphone, pour la première fois, je n'ai pas eu le temps de dire un mot à Luna. Rapidement, Marie-Ève m'a raconté la discussion qu'elle avait eue avec son esthéticienne, une Roumaine, quelques jours plus tôt.

Marie-Ève adore parler. Alors, quand elle a su que son esthéticienne était roumaine, elle ne pouvait que lui parler de moi et de mon adoption.

— En gros, je lui ai demandé si elle venait de Roumanie en lui disant que c'était drôle parce que ma meilleure amie aussi était originaire de là. Elle m'a demandé d'où tu étais et quand je lui ai dit que tu avais été adoptée, elle a fait une face vraiment bizarre. Comme si elle était dégoûtée, raconte Marie-Ève, en l'imitant.

Cette grimace m'a frappée, c'était comme un coup de poing en plein visage. Pourquoi cette personne-là avait-elle eu l'air dégoûtée? Pour qui se prenait-elle?

C'était la première fois que quelqu'un réagissait aussi fortement à mon adoption. Quelqu'un de mon pays d'origine qui plus est.

— Elle m'a dit: «Tu sais, dans ces années-là, en Roumanie, il y a eu plein de bébés vendus, c'est sûrement le cas de ton amie», m'a lancé Marie-Ève au téléphone.

Ma gorgée de vin rouge m'est restée un peu en travers de la gorge. Ça n'avait pas de sens! Comment cette théorie des bébés vendus aurait-elle pu s'appliquer à ma situation?

Mes parents ne m'ont jamais caché que j'avais été adoptée. Je savais que je venais de Roumanie, un pays d'Europe de l'Est très pauvre. C'est ma mère, Danielle, qui s'est envolée en juillet 1991 pour venir me chercher. Mon père, c'est celui qui préparait mon arrivée pendant que ma mère était en Europe, celui qui fait des *grilled-cheese* tous les mercredis.

Dans ma tête, c'était clair, mes parents biologiques ne voulaient pas de moi et m'avaient donnée à l'adoption. Je n'avais jamais vraiment ressenti le besoin de savoir qui ils étaient. Je ne me posais pas de questions. Après tout, pourquoi serais-je allée chercher des personnes qui n'avaient pas voulu de moi ?

Mon histoire, banale pour moi, avait en revanche toujours fasciné Marie-Ève. Ça l'intriguait. Elle s'était toujours posé plus de questions à ce sujet.

Alors, quand son esthéticienne lui a dit que je faisais sûrement partie des enfants qui avaient été vendus, elle s'est très rapidement transformée en détective privée. En fait, elle n'attendait que moi pour qu'on se lance dans une grande enquête.

Je le répète, à mes yeux, la théorie de son esthéticienne n'avait absolument aucun sens. Depuis trente-deux ans, mes parents m'avaient toujours dit que mon adoption était éthique et que tout avait été fait dans les règles de l'art.

— Mais non, c'est impossible, Marie. Les bébés vendus, ce n'est pas mon histoire, ai-je dit, avant de clore la discussion pour qu'on passe à un autre sujet.

Ce genre d'histoire tragique était le lot de beaucoup d'enfants, mais ce n'était pas le mien. Je le savais et je me le suis longuement répété.

Et puis, j'avais tous mes papiers : mon certificat de naissance et mon passeport roumains, mon visa d'immigration pour le Canada, le jugement de la Cour du Québec validant mon adoption, le document de l'Autorité nationale pour la protection des droits de l'enfant et l'adoption (ANPDCA), l'agence du gouvernement roumain compétente en matière d'adoption. Tout.

C'était écrit noir sur blanc, je m'appelais Roxana Pamela, j'étais née le 22 avril 1991 à Târgoviste, en Roumanie. Ma

mère biologique s'appelait Maria Iordache. Il n'y avait aucun nom pour mon père.

En même temps, c'est vrai que je ne m'étais jamais vraiment questionnée sur l'adoption éthique. Naïvement peut-être, je pensais qu'on ne payait pas pour adopter un enfant, qu'il n'y avait pas de frais ou que si mes parents avaient payé quelque chose, c'est parce qu'ils avaient de l'argent. J'étais peut-être candide. Sûrement.

En écoutant Marie-Ève me raconter ce qu'elle avait entendu, j'imaginai des transactions d'argent pour échanger des enfants avec des brigands sortis d'une camionnette blanche, sur un parking en pleine nuit.

Devant cette théorie, je me suis sentie bien seule. Pendant quelques secondes, le monde s'était arrêté. Comme s'il n'y avait plus aucun bruit. Comme si je me déconnectais.

Depuis toujours, tout a été compliqué pour moi. Par exemple, lorsque je me fais prescrire un médicament, je vais avoir tous les effets secondaires, même ceux qui n'ont que 0,005% de risque d'arriver. C'est comme ça à chaque fois. Un autre exemple? Je me suis fait voler mon identité quatre fois. Pas une, pas deux, pas trois, QUATRE. Bref, je suis particulièrement malchanceuse.

Depuis que je suis petite, les histoires les plus improbables m'arrivent. Alors une de plus ou une de moins...

Durant les semaines suivantes, alors que Marie-Ève était au Salvador avec son mari et leur fille, j'ai continué à réfléchir de mon côté à ce qu'elle m'avait raconté.

Et si...? Cette question commençait à me trotter dans la tête. D'un autre côté, comment une telle chose aurait-elle été possible, puisque tous mes papiers semblaient en règle?

J'ai commencé à fouiller le web et je suis tombée sur le compte TikTok d'une Roumaine adoptée, élevée aux États-Unis. Elle y racontait sa vie, comment elle avait retrouvé ses

parents et finalement découvert qu'elle avait été vendue par un membre de sa famille biologique à des étrangers. Elle partageait aussi tous les traumatismes qu'elle avait vécus et vivait encore à cause de cette adoption. Il y avait certaines choses que je voyais aussi en moi, quelque chose qui résonnait alors avec ma propre histoire.

Forcément, après avoir vu cela, les questions ont commencé à s'accumuler.

Trois semaines plus tard, j'étais de nouveau devant ma table de cuisine, une cigarette et un verre de vin à la main. Marie-Ève était là, au téléphone, de retour de son voyage. Je lui ai raconté ce que j'avais vu, lui ai envoyé des vidéos de la jeune femme de TikTok.

— Peut-être qu'on devrait regarder quand même, non ? m'a-t-elle suggéré.

Je me doutais que tout ça l'avait préoccupée elle aussi. Mais comme elle me connaissait bien, elle savait qu'elle devait me laisser le temps de faire mon bout de chemin, sinon je risquais de me braquer. Je refuserais de faire ces recherches si je m'y sentais poussée.

Évidemment, c'est elle qui m'a alors posé la question. Est-ce que je voulais fouiller ça ? Je n'en étais pas certaine. Mais c'est vrai que je me questionnais, donc ça pouvait valoir le coup.

— Au pire, lui ai-je répondu, on ne découvrira rien. On trouvera que mon adoption était parfaitement normale, que mes parents biologiques ne voulaient pas de moi, et c'est tout. Au passage, je trouverai peut-être ma famille biologique et on verra pour la suite.

C'est le 29 avril, une semaine après mon anniversaire, que nous avons passé notre première nuit blanche à enquêter. Ce soir-là, pour faire taire les doutes, surtout les siens, je voulais d'abord vérifier la légitimité de mes papiers.

Avec Marie-Ève au bout de la ligne, je suis allée fouiller dans ma chambre pour retrouver ces précieux documents. Ils se trouvaient dans un gros bac de plastique, dans ma garde-robe, où je range tous mes souvenirs d'école, d'adolescence, de voyages en Europe et même mes vieux journaux intimes qui datent de mes 11-12 ans.

Ce sont les seuls liens que j'ai avec mon passé, avec la vie que j'avais avant mon adoption. J'ai enfin mis la main sur les documents. Je me suis arrêtée, un peu nerveuse, en me demandant ce que j'allais bien pouvoir y découvrir.

Je suis vite retournée à ma petite table de cuisine. J'ai ouvert ce dossier qui contenait tout ce que l'on savait de moi.

J'avais beau me dire que mes parents m'avaient toujours dit la vérité, j'avais une boule dans le ventre.

Et si... ?

Je l'avais déjà regardé des centaines de fois, ce dossier, mais à ce moment, j'ai pris le temps de bien le scruter. Peut-être que j'y verrais un détail qui m'avait échappé jusque-là.

Est-ce que j'avais vraiment loupé quelque chose ? Je me répétais que non, que c'était impossible. Je faisais seulement ça pour faire taire Marie-Ève et son esthéticienne, mais aussi pour calmer le petit doute en moi. Je voulais me prouver qu'elles avaient tort. À y repenser, quelle désillusion !

J'ouvre mon passeport roumain, qui a été fait le jour où le tribunal du pays a autorisé mon adoption, le 26 juillet 1991. À l'intérieur, il y a la photo d'un bébé.

Première chose, je vérifie que c'est bien moi. Oui, c'est bien moi, en noir et blanc, avec de bonnes joues de bébé et des cheveux qu'on imagine blonds. On aperçoit la main et le cou de la personne qui me tient dans ses bras. C'est ma première photo officielle avec ma mère adoptive. Je reconnais mes traits, mes yeux, tout. C'est moi. Ça débute bien.

J'étais un beau poupon, mais si on regarde bien la photo, on se dit que je n'ai pas l'air d'avoir seulement trois mois.

Pour comparer, je regarde les photos de Luna, la fille de Marie-Ève qui a environ sept mois. Je m'attarde aussi sur les photos de mes deux enfants au même âge.

Cela saute aux yeux, sur ma photo de passeport, j'ai l'air d'avoir le même âge qu'eux à leurs sept mois. Comment est-ce possible? Je montre donc la photo à Marie-Ève en lui faisant part de mes observations. Elle est d'accord avec moi.

On se met à analyser les moindres détails de la photo.

Voyons, comment ai-je pu passer à côté de ça?

La grosseur de mes joues, la longueur de mes cheveux, ma tête: rien ne donne l'impression que je n'ai que trois mois sur cette photo.

Dans ma famille, on a toujours blagué sur ma taille. En effet, quand j'étais petite, les médecins qui regardaient ma courbe de croissance disaient que j'allais être géante. Finalement, je mesure 5 pieds. Pile-poil.

Alors, en regardant mes documents d'un œil différent, j'ai commencé à douter.

Avec cette taille-là, quelqu'un avait nécessairement dû se poser la question de mon âge à mon arrivée au Québec. Pourtant, les médecins avaient confirmé que j'avais bien trois mois, même si j'avais l'air d'en avoir quatre ou cinq de plus. Ça me semblait maintenant tellement flagrant.

J'ai continué à fouiller, j'ai regardé mon visa canadien. Tout concordait avec le passeport. Pareil pour mon papier bleu, mon certificat de jugement d'adoption du Québec. C'est ce bout de papier qui atteste que Danielle et W. sont mes parents adoptifs.

CHAPITRE 2

Mon enfance normale

J'ai grandi à Châteauguay dans une famille tout ce qu'il y a de plus normale. On n'était ni riches ni pauvres. On faisait partie de la classe moyenne.

Mes parents se sont rencontrés en 1984, alors qu'ils avaient 30 ans.

Ma mère m'a toujours dit que quand elle a vu mon père la première fois, elle savait qu'elle le marierait. Elle avait raison. Ils se sont mariés quelques mois après. Un vrai coup de foudre.

Mon père, qui est d'origine allemande, a toujours été un bel homme. Il est grand, a les cheveux gris, une moustache. Il travaillait, et travaille toujours d'ailleurs, dans la construction.

Ma mère, elle, travaillait dans le tourisme. Elle est plus petite que lui. Lorsqu'elle l'a rencontré, elle avait les cheveux bruns, courts, comme c'était la mode à l'époque pour les femmes, et de grandes lunettes rondes.

Ils souriaient tout le temps. Des souvenirs d'eux, il y en a des centaines, parce que mon père adorait immortaliser

tout ce qu'il vivait avec son appareil photo. Ils étaient beaux, ils allaient bien ensemble, toujours très stylés, bien habillés, à la mode.

Jeunes mariés, ils se sont installés dans un jumelé tout à fait normal, dans un quartier résidentiel, à quelques pâtés de maisons de la rivière Châteauguay et du parc Joseph-Laberge. C'est cette maison de la rue Guinois qui m'a vu arriver, faire mes premiers pas aussi, tardivement. Cette résidence aux briques jaunes m'a vu grandir, jusqu'à ce qu'on la quitte quand j'avais 4 ans. Les parents de ma mère vivaient sur la même rue, donc ils étaient toujours là, proches de moi. Je passais beaucoup de temps avec eux.

Ensuite, on a déménagé sur la rue Beauchamp à quelques rues seulement de ma première maison. Je n'ai donc pas été très dépaysée : mes amis vivaient toujours près de moi et mes grands-parents pouvaient encore venir me voir ou jouer avec moi dans la piscine.

En plus d'avoir une piscine que j'adorais, je vivais dans une belle et grande maison, avec deux salons, deux cheminées. Mes parents avaient un mobilier de chambre à coucher avec un matelas d'eau digne des années 1990. Une petite table vert forêt trônait dans la cuisine, avec trois sièges autour, de la place juste pour nous trois. Il y avait aussi un grand solarium qui nous permettait de toujours profiter de la lumière, même en hiver.

Je me souviens que cette maison était à l'image de mes parents : toujours au goût du jour. Encore aujourd'hui, ma mère aime changer ses meubles régulièrement pour avoir un bel endroit où vivre.

J'étais la vedette de la maison et ça se voyait : il y avait des photos de moi sur tous les murs.

Ma chambre, aux beaux murs bleus, était spacieuse. Mon père m'avait construit une grande garde-robe où plus tard

on aurait pu mettre un bureau. C'était vraiment un lieu où ils se voyaient passer toute leur vie ensemble.

Quand je repense à cette maison, je sens encore l'odeur des lilas qui, dans la cour arrière, parfument le jardin. Encore aujourd'hui, je serais capable de la dessiner de mémoire.

Après avoir passé là autant d'années, je connaissais le quartier comme ma poche. Il y avait beaucoup d'enfants. Je m'étais surtout liée d'amitié avec un petit David, mais je jouais parfois aussi avec des jumeaux qui vivaient en face de chez nous, Valérie et Charles-Éric.

C'est étrange : mes souvenirs de ma maison sont intacts, mais ceux de la période où mes parents étaient encore ensemble, eux, se sont effacés rapidement lorsqu'ils m'ont appris qu'ils se séparaient. Tout est flou.

Mes parents ne m'ont jamais caché que j'avais été adoptée. D'ailleurs, à la maison, ça n'a jamais été un sujet tabou.

Au début, ils se sont demandé s'ils me le diraient ou non. Finalement, après avoir regardé une émission à la télévision où un jeune homme découvrait à la mort de ses parents qu'il avait été adopté, ils ont décidé qu'ils ne me cacheraient jamais la vérité.

S'ils me l'avaient cachée, je ne me serais probablement jamais posé de questions. Comme mon père est Européen, j'aurais pu reconnaître chez lui certains de mes traits, puisque je viens d'Europe de l'Est.

D'aussi loin que je me souviens, ils me racontaient mon adoption comme une histoire qu'on raconte aux enfants avant d'aller dormir.

« On s'aimait tellement et on voulait avoir une famille. On n'était pas capables, alors on a décidé d'aller chercher

un enfant qui avait besoin d'amour. Quand je t'ai vue, j'ai su que j'allais être ta maman, c'était *meant to be*», me racontait ma mère.

Mes parents me disaient aussi que ma mère biologique était très jeune, qu'elle n'avait pas de mari et qu'elle vivait encore chez ses parents, qui n'avaient pas beaucoup d'argent.

«Tu sais, ta mère, elle t'aimait tellement, elle t'aimait de toutes les fibres de son corps et elle savait qu'elle ne serait pas en mesure de t'offrir la vie qu'elle aurait voulu que tu aies, alors elle a décidé qu'elle allait te laisser à des gens qui pourraient te donner tout ce qu'elle aurait voulu t'offrir», me disaient mes parents.

Tout le monde m'aimait et ne voulait que mon bien, me répétaient-ils.

Je pense que c'est l'histoire que beaucoup d'adoptés se font raconter. On ne peut pas en vouloir aux parents adoptants de nous dire ça, puisque ces paroles partent, je pense, d'une bonne intention.

Mon adoption avait toujours été une source de fierté pour mes parents. Sans doute parce qu'ils étaient heureux de m'avoir, mais aussi parce qu'ils étaient allés me chercher à l'étranger, dans un pays où la vie était difficile.

C'est surtout ma mère qui en était fière. Parfois, dans la rue, à l'épicerie, si elle entendait des gens parler une langue qui ressemblait au roumain, elle n'hésitait pas à aller les voir pour leur demander d'où ils venaient et placer dans la conversation qu'elle avait adopté une petite fille en Roumanie. Elle aimait raconter son histoire, comment elle avait fait des pieds et des mains pour venir me chercher et me ramener.

C'est en juillet 1991 que j'ai atterri à Montréal, dans les bras de ma mère.

Adriana, qui a porté le prénom Roxana Pamela toute sa vie, découvre à 32 ans que son adoption en Roumanie, il y a plus de trente ans, pourrait cacher une vérité troublante: à l'époque, de nombreux bébés de ce pays d'Europe de l'Est auraient été vendus, et elle pourrait faire partie de ceux-ci.

Adriana n'avait aucune raison de remettre en question la légalité de son adoption. Elle détient d'ailleurs tous les documents officiels attestant son identité et sa naissance à Târgoviste, le 22 avril 1991. Mais peu à peu un doute s'installe, alimenté entre autres par le témoignage sur TikTok d'une femme d'origine roumaine, elle aussi adoptée.

En examinant minutieusement ses papiers, Adriana remarque une première anomalie: sur sa photo de passeport, elle semble avoir environ 7 mois, plutôt que 3 mois, comme l'indique le passeport. Cette découverte ébranle ses certitudes et marque le début d'une enquête passionnante sur sa véritable identité et sur les circonstances troubles de son adoption. Ce livre en fait le récit.



Journaliste depuis 2020 au *Journal de Montréal*, **CLARA LOISEAU** s'intéresse aux enjeux sociaux. Elle a reçu une mention d'honneur dans le cadre de la bourse Arthur-Prévost en 2022 et a été lauréate de cette même bourse en 2023 pour ses reportages à l'étranger et sur la crise du logement au Québec et au Canada.

